

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 82 (1955)

Heft: 7

Rubrik: Pages jurassiennes

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pages jurassiennes

Enne èyeçon d'arithmétitche

I vos en veux racontaie ènne de Montbiaïd, tirie di « Nové Diairi » ét signée Comberut. I vos lai raconte en patois d'Aïdjoûe.

I me raivise que tiaind qu'i aivô ènne diejainne d'années, nos allïns trêtus ensoinne, boûebats ét baichenattes, en l'école tot enson de Velaïs ; dains ci temps-li, è n'y aivaît pe encoé d'école à Vlentigney. Lo régent, c'était ïn bon véye qu'an appelaît mon Chire Dgeoûeredgeot ; i ne porrôs pe dire se c'était son vraî nom, ne de laivoù qu'è vegnaît, sôffit ât-é que lo poûere hanne avaît bïn di mâ de nos aippâre ïn pô è yére ét ïn pô è comptaie. El ât vrai que n'allïns dyère l'oyî que di temps de lai métchainne séjon; dâs lo bontemps djainque tot â derie temps de l'hairbâ, nos païrengs nos fesïnt demoraie en l'hôtâ po lés édie dains yôs ôvraidges ét po moinnaie lés bétes és tchaimps. C'ât prou dire que nos n'étïns pe bïn emôdes è raicodjaie, mains de tote lai rotte. cetu qu'aivait encoére lai moiyoûe compregnoûere c'était lo Fritzo de tchie lo Broussu qu'aivaît è pô près aitaint d'aijeretè po aippâre qu'enne tête de pieutche.

In djoué que lo maître d'école l'aivaît fait veni vâs son pulpître po éssaiyie de y aippâre è comptaie, voili qu'è y vegnét djeusement ïn Chire de Montbiaïd qu'était di chure aivu enviere poi lo sous-préfêt, po voûere cment que çoli allaît dains c't'école di hât de Velaïs. Aiprés qu'è nôs eut compté, bïn ravoétie, èt peus qu'èl eut beûylie, feûnè de totes lés sens, è diégét de repâre l'èyeçon qu'an aivaît ècmencie.

Cment que lo Fritzo était demoré drassie vâs son pulpître, lo maître y diét :

— Eh bïn ! voyans, Fritzo, tai mère té bëye trâs poires po ton quât d'houre, t'en maindges doûes, cobïn ât-é qu'è t'en demore ?

Li-detchu, lo Fritzo ècmencé de se graittaie, de renfrognie, de frottaie un de sés sabats tchu l'âtre, de vôdre ét de dévôdre sai blôde, de faire : heu !... heu !..., cment s'è v'lâit ôvaie ; mains mâgrè taint d'effoûe, è ne feut pe dains l'câs de dire ïn mot de réponse.

Po éssaiyie de lo tirie d'aiffaire, lo Chire de Montbiaïd y môtré ïn doigt poi derie l'épale di rédgent po qu'è répondeuche : « ènne ». Lo Fritzo voyèt bïn lo doigt di Chire, mains è n'en feut pe de pus échérie.

Sains piedre patieince, lo maître repôsé encoé ïn côp lai quèchtion :

— Allans, allans, Fritzo, ce n'ât pe malaïjie, tai mère te bëye trâs poires, t'en maindges doûes, cobïn qu'è t'en demore ?

Lo Fritzo se recreuyé lai câquelle ïn pô pus fond, lo Chire di sous-préfêt yevé son doigt ïn pô pus hât, mains pe pus de réponse ci côp-ci que lo premie.

En lai meinme boussiatte, lai Suzette qu'était sietée d'aivô lés pus petêtes tot dains lo fond de l'école, se yevé de sai piaice en appelaient lo maître : c'tu-ci, craiyaint que c'était po répondre en lai piaice di Fritzo, y dijét tot djoviou :

— En lai boinne houre, Suzette, dis-nos vite cobïn è y réchte de poires ?

Mains lai poûere petête qu'était chutôt trubiquée de voûere c't'hanne que yevaît lo doigt dâs ènne boinne boussée derie l'épale di maître, se boté è dire tote grulainte :

— Mossieu Dgeoûeredgeot, è y é ci Chire qu'ât âlong de vos que vos demainde lai pérmission d'allaie faire... sés bésaingnes !

Simon Vatré.

Une leçon d'arithmétique

(Traduit littéralement)

Je vous en veux raconter une de Montbéliard, tirée du « Nouveau Diairi » et signée Comberut. Je vous la raconte en patois d'Ajoie.

Je me rappelle que lorsque j'avais une dizaine d'années, nous allions tous ensemble, garçons et fillettes, à l'école tout en haut de Vilars : dans ce temps-là, il n'y avait pas encore d'école à Valentigney. Le régent, c'était un bon vieux qu'on appelait mon Sire Georget : je ne pourrais pas dire si c'était son vrai nom, ni de où qu'il venait, suffit est-il que le pauvre homme avait bien du mal de nous apprendre un peu à lire et un peu à compter. Il est vrai que nous n'allions guère l'entendre que du temps de la mauvaise saison : dès le printemps jusqu'à la fin de l'automne, nos parents nous faisaient demeurer à la maison pour les aider dans leurs ouvrages et pour conduire les bêtes aux champs. C'est assez dire que nous n'étions pas bien commodes à apprendre nos leçons, mais de toute la bande, celui qui avait encore la meilleure compréhension, c'était le Fritzò de chez le Broussu qui avait à peu près autant de facilité pour apprendre qu'une tête de pioche.

Un jour que le maître d'école l'avait fait venir vers son pupitre pour essayer de lui apprendre à compter, voilà qu'il y vint justement un Sire de Montbéliard qui était pour sûr envoyé par le sous-préfet, pour voir comment que cela allait dans cette école du haut de Vilars. Après qu'il nous eut compté, bien regardé et puis qu'il eut guigné, flairé de tous les côtés, il dit de reprendre la leçon qu'on avait commencée.

Comme le Fritzò était resté dressé vers le pupitre, le maître lui dit :

— Eh bien ! voyons, Fritzò, ta mère t'a donné trois poires pour ton quart d'heure, tu en manges deux, combien est-ce qu'il t'en reste ?

Là-dessus, le Fritzò commença de se gratter, de renfrogner, de frotter un de ses sabots sur l'autre, d'enrouler et de dérouler sa blouse, de faire : heu !... heu !..., comme s'il voulait pondre : mais malgré tant d'efforts, il ne fut pas dans le cas de dire un mot de réponse.

Pour essayer de le tirer d'affaire, le Sire de Montbéliard lui montra un doigt par derrière l'épaule du régent, pour qu'il réponde : « une ». Le Fritzò vit bien le doigts du Sire, mais il n'en fut pas plus éclairé.

Sans perdre patience, le maître posa encore une fois la question :

— Allons, allons, Fritzò, ce n'est pas difficile, ta mère te donne trois poires, tu en manges deux, combien qu'il t'en reste ?

Le Fritzò se recreusa la tête un peu plus profondément, le Sire du sous-préfet leva son doigt un peu plus haut, mais pas plus de réponse cette fois-ci que la première.

Au même instant, la Suzette, qui était assise avec les plus petites tout dans le fond de l'école, se leva de sa place en appelant le maître : celui-ci, croyant que c'était pour répondre à la place du Fritzò, lui dit tout jovial :

— A la bonne heure, Suzette, dis-nous vite combien il y reste de poires ?

Mais la pauvre petite, qui était surtout intriguée de voir cet homme qui levait le doigt depuis un bon moment derrière l'épaule du maître, se mit à dire toute tremblante :

— Monsieur Georget, il y a ce Sire qui est à côté de vous qui demande la permission d'aller faire... ses besognes !

A nos correspondants

Dernier délai pour la remise de la copie : 25 de chaque mois.

Le théâtre en patois jurassien...

M. Défago, l'un des animateurs du théâtre patoisant en Valais, a exprimé le désir de voir se développer ce moyen d'expression, qui est l'une des meilleures formules pour maintenir le vieux parler ; son appel n'est pas resté vain.

Le patois, en effet, a été à l'honneur lors de la grande soirée du Chœur mixte

à Soulce (Jura, vallée de Delémont) « Sainte-Cécile », le 13 février. Le vieux langage étant d'actualité, on avait mis au programme la saynète patoise *Ça çtu qu'raile qu'ès r'ci caque !* d'Ecabert (pseudonyme d'un bon curé jurassien) ; parfumée de la malice et du franc parler du terroir, elle dérida les plus moroses...

La page genevoise

Les cris de Genève

Raclia Semena !
 Lafè san écrama !
 Voli-vo ran, Faina ?
 On quarti de Tiévra
 Fara bon bouillon ;
 Voli-vo ran prandrè ?
 Yè bon et tandro,
 Pregni quaqueran !
 E Rave et é Tiu !
 L'ou Pia de Bu !
 Pané, Patenailè !
 E Sapé de paillè !
 A mou bon ognons !
 E Pia de Meuton !
 A la Frecassia !
 Bouléte farcia !
 A mon bon Cardon !
 Noga ! Noga !
 La viva ! à la viva !
 E bellè Fara.

•
 E Rave û barbo !
 Couté et Ciziau !
 Ratires et Cages !
 E Chales de paille !
 Farmolo Cizio !
 Grefion et Griote !
 E bellé Carotè !

Armana nouveau !
 Tortollion to so !
 E bellé Bougnéte !
 Asseta mé Crebérie !
 Dé bo Articho !
 Livre nouveau !
 Vegni è Escargo !
 E bo Abrico !
 Chapo vieux à vendre !
 Belle toile blanche
 E bo Taillerins !
 E Percè et è Pome !
 Vegni é Rezain !

Vin rozo et blian !
 Il est bon et franc !
 Arzan de mous Abro !
 Ma Polaille gracha !
 Mon Fai de Serman !
 Halaine ! Halaine !
 Vegni à la Betoine !
 A mou bos ribans !
 A mou bos Haran !
 Arzan de mou Peno !
 A mon fai de Persè !
 Boun Anero luizan !
 Mous bon Curadan !
 Gatio de milan !
 La taila de Rita !
 Dé Satagnè coite !
 E fleur de Pavo !
 La morto rats !
 Volivo-ran prandre
 Pé r'écoura ?